

1985

Vingt ans après...

Maurice
Mancel

COMPTE-RENDU MISSION D'UN ANNIÉE AU 3 JUILLET 2005
2005

Samedi 8 janvier 2005

Paris Orly Ouest : les dernières recommandations avec Mr Met et Mr et Mme Gentil. Jacques me remet les plans de l'Ecole des Métiers ainsi que du courrier à l'intention de Tony et Jacques Lemaître. Après un café nous nous séparons. Il est midi à Paris, l'avion décolle. Petite escale à Fort de France où j'en profite pour me dégourdir les jambes. Après 9500 km il est 14h45, heure locale, déjà la chaleur est là.

Le but de mon voyage est double :

1 - Etre l'élément motivateur pour le démarrage des travaux à l'Ecole des Métiers, ainsi que pour son bon fonctionnement et son avancée.

2 - D'ordre personnel et sentimental : cela va faire 20 ans année pour année que j'ai quitté la terre natale, je m'offre pour mon 25^{ème} anniversaire nos retrouvailles.

Nous survolons la République Dominicaine puis un espace gris marronné : le pilote annonce notre arrivée sur Haïti. Quel contraste avec sa voisine dont la végétation verdoie.

« Aéroport Toussaint Louverture » 35° - 17h40 .

Je remplis la fiche jaune pour l'immigration propre au motif du séjour tout en contemplant la vue aérienne qui s'offre à moi.

Atterrissage sans encombre, la foule des voyageurs descend et passe à la douane. Je récupère mes sacs. Quel comité d'accueil ! trois personnes sont là pour me recevoir : le chauffeur Guy, Rousseau et Jacques Lemaître qui me souhaitent la bienvenue.

Nous nous engouffrons dans un 4X4 de couleur jaune qui laisserait à désirer lors du passage au contrôle technique en France. Vite direction Delmas 75, la nuit est déjà là, il est vrai que nous sommes en hiver mais en général elle tombe plus tôt en Haïti.

Il y a foule dans les rues, que de couleurs, de bruits, de musique, d'odeurs, de détrit, un autre monde ... loin des réalités de chez nous.

Je suis choqué sur l'instant mais je suis ici pour 6 mois et je m'en accommoderai comme tous ici.

Le chauffeur, virtuose du volant digne d'être pilote sur le Paris-Dakar, évite tous les obstacles : trous dans la chaussée, dangers de la rue, arrêts inopportuns.

Arrivée à la maison de Jacques, nous prenons une collation tout en discutant, nous présentant les uns aux autres, parlant de la vie du pays. Ils me font des recommandations, Jacques en particulier.

Je monte me coucher, première nuit en Haïti, malgré les chiens qui jappent, je m'endors.

Dimanche 9 janvier – 6 heures (il est déjà midi en France)

Déjeuner, discussion avec mes deux acolytes. Jacques et Rousseau sont vraiment deux personnes très sympathiques avec qui il fait bon être. Nous déposons Jacques au « tap-tap » sorte de boîte de conserve fumante, à roulettes, cabossée, très colorée toujours pleine à craquer où s'entassent les Port au princiens. A notre retour à la « caye Jacques », Tony Bouchette (initiateur du projet de l'Ecole des Métiers) nous attend déjà, accueillant, me demande si mon voyage s'est bien déroulé.

Direction Carrefour sa maison à Port au Prince, nous chargeons des sacs dans le pick-up 4x4 Peugeot 504 de couleur blanche. En voiture !

Toujours cette masse de monde :

femmes portant sur leur tête des produits en tous genres, que de fardeaux !...

hommes déambulant, certains aux vêtements en guenilles, exerçant des professions les plus dures, acheminant sur leur dos des ravitaillements divers pour les commerçantes. Celles-ci assises à même le sol, parfois sur une chaise, présentent à terre des étalages achetés à crédit, bien rangés en pyramide qui plus est, dans la boue. Elles les offrent aux badauds au ventre creux qui les tirent de leur famélique somnolence pour acheter une babiole tout en prenant garde de ne pas écraser les marchandises qui jonchent le sol tapis de détritres comestibles, ménagers et autres...

plus loin une montagne de poubelles où se délectent des cochons, des chèvres, des chiens efflanqués et , malheureusement, des individus surtout des enfants cherchant une victuaille pour apaiser leur faim. D'autres nous accostent à la vitre pour dépoussiérer la « machine », laver

le pare-brise ou vendre des produits divers en échange de quelques « dollars haïtiens » argent fictif . Un bon nombre d'haïtiens analphabètes et non scolarisés ont des difficultés à compter en gourdes monnaie palpable, réelle, ce qui laisse supposer que l'arnaque est monnaie courante.

Arrivée à la « caye Tony » à Carrefour, je fais connaissance avec Emma Bouchette, dite Fifi, jeune femme et mère de 3 petits : Mitny 8 ans l'aîné sourd-muet de naissance, Tibo 5ans son cadet et Hugo 2 ans, le plus rond, ressemblant physiquement à sa mère dont le visage est très avenant. Il y a là aussi Christiana, 18 ans bientôt, sœur de Fifi, qui va à l'école de Tony en 3^{ème} et Géraldine 12 ans, en 6^{ème} année (CM2) élève de l'école nationale de Ternier.

Nous quittons Fifi qui prend des cours de couture dispensés à Port au Prince ainsi elle s'occupe de Mitny dont l'école spécialisée est à la sortie de la ville.

Direction la Vallée, dans le pick-up bondé les filles se faufilent entre les gallons, les « bokit », les bagages et un matelas. Tony, ses deux jeunes fils et moi-même dans la cabine, nous prenons la route, longeons le bord de mer sortie Carrefour, nous passons Mariani, Gressier. Le paysage est attrayant, par moment magnifique, des petites plages de sable fin à la mer turquoise m'invitent, sous cette chaleur, à me baigner. Des maisons en construction ou semblant à demi construites souvent de taille démesurée, à deux étages marquent un contraste frappant avec celles de la capitale, elles sont de couleurs claires : saumon, bleu ciel, blanc, jaune. Des petits restaurants et hôtels de bord de mer attendent les visiteurs, des stations d'essence nombreuses gâchent un peu le paysage. Et partout des gens qui marchent pour tromper la faim et l'ennui ayant l'impression de s'occuper en faisant un semblant d'activité. Mais surtout partout ces regards fiers, fixes, ayant du mal à cacher qu'ils sont victimes de la famine, regards à la recherche d'une vie meilleure qu'ils iraient chercher au bout du monde même en marchant ...

Sortie Léogâne, comme à Mariani et Gressier, les habitations sont souvent pauvres. Nous prenons la route construite par les français direction la Vallée de Jacmel. Celle-ci est sinueuse à souhait, montagneuse, mais là encore un cadre d'une très grande beauté. Arrivés aux abords de Jacmel, nous bifurquons et quittons la route asphaltée pour traverser la rivière qui est asséchée, voilà au moins 6 mois qu'il n'a pas plu, nous continuons sur les pistes de terre rouge et les cailloux. Voilà quatre heures que nous

voyageons et faisons connaissance, les enfants dorment mais vaincus par la chaleur et les chicanes, les boucles, ils vomissent sur mon pantalon !

Nous arrivons à Ternier, située dans la commune de la Vallée, (densité de population 300 à 500 habitants/km²), région montagneuse à 800m d'altitude, distante de 30 km de Jacmel, (30 000 habitants) et 90 km de Port au Prince la capitale peuplée de 3 millions. Nous avons voyagé à la vitesse horaire de 23 km. Cette région est la plus attrayante du pays par la combinaison de ses qualités naturelles associées au calme social qui y règne, de plus elle se distingue par son taux de scolarisation et d'alphabétisation relativement élevé par rapport à la moyenne nationale.

Comme tout au long de la route, il y a beaucoup de monde, les autochtones malgré leurs habits, pour la plupart misérables, sont d'une grande beauté.

« La Maison du Bonheur » enfin !

Quel accueil ! On me déleste de mes bagages, me conduit à ma chambre qui se trouve dans la maison de Jacques (Lemaitre) à Ternier, la bâtisse sert de salle de classe aux élèves du jardin d'enfants et de chambre pour les « ti moun » que Tony prend en charge. Ma chambre aux murs verts meublée d'un lit qu'ils ont pris soin de préparer, un bureau et sa chaise, des sanitaires et un coin douche avec ses « bokit » d'eau froide bien sûr.

Je suis la curiosité : imaginez je leur ressemble mais je ne parle pas du tout leur langue, que c'est intrigant ! Jean-Marie (22 ans) et Claudy (24 ans) dont m'avait parlé Jacques à Port au Prince sont là, accueillants. On me propose un rafraîchissement, nous nous délectons, c'est mon premier contact avec ceux qui vont devenir mes amis. Nous avons tant bien parlé, grâce à l'habileté de Claudy à manier le français - ce qui m'a bien aidé avec toutes ces nouveautés - que le soleil s'est couché, nous allons en faire autant.

Au terme de cette première journée, je me sens bien, même très bien, thérapie à ma nostalgie je suis heureux. Comme je vais m'en rendre compte tout au long de ces six mois, ils m'ont offert ce qu'ils avaient de meilleur. A moi de leur donner le meilleur de moi-même en retour. Je me suis déjà acclimaté à ma nouvelle vie, la transition s'est faite sans douleur et sans préavis.

Lundi 10 janvier

C'est la rentrée des classes.

Nous montons à l'école de Tony où il me montre ce qui sera mon lieu de travail : la bibliothèque. Mon rôle consiste à prêter tout livre de lecture ou de cours contre la remise d'une carte que chaque élève possède, à parler français avec eux et à faire la comptabilité du « coupe-faim » (cantine où on vend des pâtés, des colas, de l'eau, diverses friandises). Mon horaire de travail en ce lieu est 8h/13h.

Puis nous allons à Bouc 18, là où se trouve le terrain acheté par l'association pour la construction de l'école de ferronnerie. L'école démarre demain dans un bâtiment loué à cet effet. Briefing avec les futurs élèves de ferronnerie. Ensuite nous allons inspecter le terrain et prendre les mesures afin de commencer les fondations.

Mois de janvier : une journée type

Je suis dans mes quartiers.

- 8 h - La cour grouille. Les élèves et les professeurs sont interrogatifs à mon égard et c'est avec plaisir que nous échangeons sur de nombreux sujets. Maître Néné fait sonner la cloche et les élèves rentrent dans leurs classes respectives. Celles-ci sont au nombre de 3 le matin : 7^{ème}, 8^{ème}, 9^{ème} (ce qui correspond à 6^{ème}, 5^{ème}, 4^{ème}) et 2 à partir de la fin de matinée : 3^{ème} et seconde, faute de locaux et de mobilité des professeurs (cumuls d'établissements et longs déplacements en tap tap). Les effectifs sont de 40 élèves par classe en moyenne, une majorité de filles - les garçons sont retenus par le travail- les âges allant de 14 à 20 ans environ.

L'ambiance y est studieuse, les professeurs donnant le ton, les élèves répétant les leçons en chœur. Français, espagnol, anglais, créole, mathématiques, littérature, sciences sociales, biologie, physique et chimie sont dispensés. L'enseignement se fait en français.

Entre deux cours, nos discussions reprennent.

- 13h - Nous descendons manger. Bien souvent, sur la table déjà mise par les soins de Sovély, notre cuisinière au rire atypique, nous trouverons « di ri sos pwa , piti mil, maï moulé, boyl (sortes de saucisses de farine) accompagnées d'une sos pwa et de patat,

bouylon » . Pour nous rincer le gosier, nous buvons du jus de korosol, papaye, chadek, serize, lam véritébe, cola, eau ...boissons préparées par Jean-Marie et mises au frigo. Je remarque que faire une réserve d'une part pour le soir est de mise.

Claudy et Jean-Marie me font le compte-rendu de leurs cours de ferronnerie. Puis nous flânon dans la Vallée, mangeons des noix de kokoyer, discutons avec les badauds, rigolons, échangeons. Malgré leur grande misère tous sont accueillants, souriants et gentils à mon égard.

Certains jours, je monte à Bouc 18, sur le chantier, après mon travail à la bibliothèque, dans ce cas le repas est reporté après 16 h.

- Vers 18h, lorsque il fait encore jour, en compagnie des enfants et des jeunes filles, chacun muni de deux gallons, nous allons chercher de l'eau indispensable pour la toilette et la soupe. Pour prendre ma douche, je dispose d'un « bokit » (seau) et d'un godet qui me sert de pomme de douche. Après adaptation, l'eau froide n'est plus un handicap, surtout après avoir baigné Hugo et Tibo qui en raffolent.
- Après, repas léger : soupe, bouillie, spaghettis ou restes du midi mis de côté.
- Ensuite, je sers le repas des enfants qui sont hébergés dans la même maison que moi.

Il s'agit de Géraldine (12ans) qui participe à la vie de la maison, Diana (8 ans) qui balaie la cour tous les matins, Anaïka (7 ans) partage le balayage avec Diana, Yveline (6 ans) la moins ardente au travail et la plus gourmande ! bien sûr toutes sont de « corvée d'eau ».

Maître Câlina, la dame qui s'occupe de la petite épicerie dépannage créée par Tony, est la « mère de nuit » pour les petites.

- Dans la soirée discussions, ou cours particuliers.
- Avant l'extinction des feux les jours où le soleil était présent (énergie électrique uniquement solaire) je lis quelques romans, puis me couche vers 23 heures, je suis nase. Après une bonne nuit je serai frais et dispos à 6 h pour la vaisselle afin de déjeuner.

Courant Janvier

Nous sommes allés plusieurs fois à Port au Prince. Le problème de l'eau étant récurrent, à chaque déplacement nous faisons le plein avec des récipients de plus grande contenance. Souvent, je conduis jusqu'au premier poste de police pour soulager Tony. Nous y restons deux voire trois jours, toujours dans cette chaleur accablante, ces odeurs qui ne me posent plus de problèmes, ces monticules d'ordures, ces zones inhospitalières, ces bouchons. Le moins qu'on puisse dire c'est que, comme la majorité des Haïtiens, je n'aime pas cette ville, mais comme c'est la capitale, elle est incontournable. Nous passons sans nous attarder non loin de « Cité Soleil » une décharge, habitée, à ciel ouvert. Ces déplacements ont été l'occasion de voir Fifi et Mitny, Jacques Lemaitre, les sœurs et tous nos partenaires, de communiquer plus facilement (cybercafés, téléphone, radio, télévision), de mieux manger (plus de viande) et de déguster des « Prestiges » (très bonne bière blonde nationale) ainsi que d'autres délicieuses boissons locales.

Vers la fin du mois de janvier se déroule le « Carnaval », c'est une occasion de faire la fête, d'évasion, de libre penser, d'explosion de couleurs. Les costumes et les masques sont le résultat d'une longue confection minutieuse qui met en œuvre l'imaginaire, l'artistique malgré les petits moyens. Cette fête trouve son apogée pendant les trois jours gras où l'on tue généralement un cochon, c'est l'occasion de bien manger, de partager et surtout de se saouler pour s'évader. A Jacmel - ville touristique de bord de mer, construite par les Français, le calme y règne en permanence, l'électricité et l'eau courante sont dans la majorité des foyers du centre ville - ces festivités se déroulent pendant une semaine, son Carnaval est l'un des plus coloré et attrayant des Antilles.

En ce qui concerne l'atelier de ferronnerie, les cours ont lieu trois fois par semaine avec alternance pratique et théorie. Les 12 élèves sont assidus et intéressés n'hésitant pas à poser des questions ce qui donne lieu à un débat avec les professeurs.

Le chantier.

- Nous commençons à ravitailler le chantier en « blocs » (parpaings) à l'aide du pick-up Peugeot 504. Au cours de deux après-midi, en dix, puis cinq voyages, nous en chargeons et déchargeons, à bras d'hommes, environ 600 de 5/6 kilos chacun. Chaque voyage nécessite l'habileté du conducteur car c'est jour de marché : attention à ne pas écraser les marchandises à terre ou les mulets attachés sur le terrain. Le soir, je m'éroule !...
- Nous allons à Jacmel acheter des sacs de ciment, du fil à ligature, des pinces et du petit matériel pour le démarrage de la construction. Claudy s'occupe de la commande des camions de gravier, de roches et de sable, Jean-Marie de celle de barres de fer de différents calibres.
- Les fondations sont délimitées par des repères en bois reliés entre eux par une ficelle afin de creuser droit. Le travail est effectué à la pelle et à la pioche par deux hommes. Les fondations sont profondes de 0.90 mètre pour assurer la stabilité future de l'édifice. Evidemment, il aura fallu deux bonnes semaines de travail pour aboutir, surtout qu'il y avait au milieu du terrain un arbre à abattre à l'aide d'une hache et d'une machette.



- Pendant ce temps, Jean-Marie, Claudy et moi-même construisons la structure métallique des poteaux d'angle. Pour fabriquer les étriers, nous disposons d'une planchette en bois sur laquelle sont clouées quatre pitons en fer. Après

avoir coupé à la bonne dimension des tiges de fer à l'aide d'un marteau et d'un burin sur un gros caillou, nous les coinçons entre les pitons et les tordons à l'aide d'un tuyau en fer de diamètre supérieur enfilé à l'une des extrémités. Il en faudra des milliers, aussi notre petite équipe organise un travail à la chaîne. Là encore, le travail prendra des heures et des heures... Nous en profitons pour échanger.

- Pour commencer, les ouvriers auront besoin d'eau, à l'aide du pick-up nous descendons à la source, chargés de deux « dooms » grands réservoirs d'une contenance de 500 litres. Sur le chantier, pour les transvaser dans deux autres, cela nécessite de « raler » (aspirer) dans un tuyau de caoutchouc pour démarrer le pompage. Evidemment, cette opération nous prend l'après-midi d'un dimanche.
- Le béton se fabrique à terre avec sable, graviers, ciment et eau mélangés à la pelle par deux ouvriers aidés d'une femme qui effectue des allers et retours pour réapprovisionner les dooms, à l'aide d'un seau qu'elle porte sur la tête.
- Notre petite équipe de trois fixe les poteaux métalliques au quatre coins et au milieu de la construction.
- A l'aide d'une brouette, deux personnes approvisionnent en gros blocs de roches qu'ils roulent, soulèvent, jettent à mains nues, un vrai travail de forçat. Ensuite trois groupes de deux maçons mettent en place, selon un plan bien quadrillé à la ficelle pour assurer un bon alignement, des blocs de roches, si besoin façonnés au marteau, puis collés entre eux par du béton pour élever les murs du vide sanitaire.



- Entre ces murets, ils mettent à niveau et aplanissent la terre avant d'ajouter une épaisseur de 3cm de graviers tassés avec une dame. Quel travail !



- Mes compères et moi fixons la ceinture métallique au sol, tout est prêt pour le coulage de la dalle de 7cm d'épaisseur dont le niveau a été calculé au préalable par Gilbert Basile, ingénieur.



- La dalle est coulée en une semaine, tout à la main bien sûr. La pluie tant attendue depuis 7 mois arrive et ralentit le chantier, les ouvriers sont partis faire leurs plantations.

Février – Mars (événements hors chantier)

Ecole de ferronnerie

Les élèves ont des travaux pratiques tels que la construction d'une lampe en carton pour apprendre les formes et les perspectives, chacun imaginant un motif différent. Les cours théoriques sont essentiellement de la géométrie et du dessin technique. La salle louée à leur intention se remplit peu à peu de choses diverses : brouettes, sacs de ciment, barres de fer, malgré cela ces élèves restent attentifs et déterminés à réussir leur apprentissage. Parfois l'un des professeurs est absent faute de moyen de locomotion. Claudy, qui, à mon sens, est le leader de la promotion, prend les choses en mains, organise des révisions, redonne les explications

moins bien assimilées par ses collègues. L'ambiance est bonne, tous s'entraident pour réussir.

Baptême

Je suis invité par Claudy au baptême de sa filleule. En Haïti, parrain et marraine ont coutume de payer la fête : habits de l'enfant, boissons, repas, frais. Cette cérémonie est collective, l'église est pleine à craquer, le prêtre personnage tout en couleurs, au verbe haut, et au bagout à toute épreuve anime l'office. L'assistance qui regroupe parents, parrains et marraines a revêtu ses plus belles « rades », tous arrivent frais malgré un long cheminement dans la poussière et la chaleur. L'atmosphère est à la fois recueillie et détendue. Après l'église, un repas de fête réunit la famille et les amis dans la bonne humeur. A cette occasion, j'ai pris des photos ce qui a réjoui les participants à la fête.

Enterrement

La mortalité ici est pour moi une chose effrayante : rien qu'en une semaine il y a eu trois décès proches de la Maison du Bonheur, peut-être une dizaine dans un mois. J'ai eu l'occasion d'assister à une veillée mortuaire. Sur le chemin qui nous mène à la maison de la défunte, dans la rue des badauds dansent, crient, chantent pour accompagner le mort. Arrivés sur place, nous sommes accueillis par le maître de maison triste mais pas effondré. Tous les voisins et amis sont dans la propriété, des plus jeunes aux plus âgés, ils vont chanter, prier et veiller le mort plusieurs nuits durant. L'ambiance est surprenante : c'est un mélange de recueillement et de joie qui escorte la dépouille mortuaire préalablement lavée, dont la bouche et le nez sont remplis de sel. La mise en terre se fait généralement dans la propriété et en présence de la famille.

Avril

Le chantier

- Le chantier me semble avancer déjà plus vite. Nous allons édifier un mur pour protéger le matériel onéreux et séparer l'école de la rue et des voisins qui voient cette construction d'un mauvais œil. Il est prévu que les élèves fabriquent un portail et des grilles d'entrée. A cet effet, à l'école de ferronnerie des dessins de barrières sont effectués.

- Claudy, Jean-Marie et moi sommes les champions de la confection des poteaux métalliques et de tout ce qui s'y rapporte.

La vie à la Vallée

Il a plu, les gens ont planté, c'est un grand soulagement pour eux car les réserves s'épuisaient, la terre était aride et la végétation sèche, il n'y avait plus d'herbe pour nourrir les bêtes. Rapidement les paysages verdoient. Avec Tony, nous sommes partis chercher des plants de banane que « tonton » a mis en terre devant la maison. A cet effet, nous avons déplacé les cochons et clôturé leur espace derrière. Nous respirons, il y a moins de poussière, celle-ci fait que nous nous enrhumons, moi-même, j'ai attrapé pour la première fois un « rhume de poussière » qui a duré une petite quinzaine.

Les enfants s'amusez grâce à leur imagination et à leur dextérité pour fabriquer leurs propres jouets. L'un des plus populaires dans le pays est le cerceau réalisé à partir d'une roue, une gente, un couvercle de seau, tout objet capable de rouler. Les enfants lancent la roue et la guident à l'aide d'un bâton, dévalent les pentes, les remontent dans la poussière, dans les cailloux, dans l'herbe : il n'y pas de terrain inaccessible pour la conduite de leur cerceau ! Quelle habileté ! Les enfants, filles et garçons, s'amusez ensemble à colin-maillard, aux osselets (cailloux), au loup, à cache-cache, à la chandelle. Ils chantent beaucoup, dans la majorité des cas tous participent activement à la quête de l'eau.

Les adultes aussi ont leurs passe-temps : la radio, le bricolage.

Il existe des sports nationaux où cela ne rigole pas :

- Les **combats de coqs** sont généralement réservés aux hommes qui préparent les volatiles, les lavent, taillent l'ergot, les enivrent d'alcool et les envoient tous les mercredis et dimanches au combat chronométré dans une arène du village où des paris sont pris, gare aux tricheurs ! A proximité de l'arène se trouve toujours une vendeuse de pâté, gâteaux, bonbons, « clairet » qui saoule les spectateurs autant que les acteurs. Fusent alors les cris, les plumes, les coups de bec, parfois le sang. Les combats sont spectaculaires, rarement mortels pour les champions car cela coûterait trop en temps d'entraînement et en argent pour nourrir un bon combattant.

- Les **dominos** se jouent à l'extérieur quand il n'y a pas de travail. Les parties sont acharnées, attention à ne pas casser la table à coups de poing intempestifs. . . Si le jeu se fait en équipes gare aux bourdes du coéquipier, il risque d'être remplacé manu militari ! Pour pimenter les parties, certains accrochent des pinces à linge au visage des perdants !
- Enfin, le « **casino** », jeu de cartes se rapprochant du tarot. Là aussi toutes les parties sont acharnées, le perdant peut faire « chien campé » c'est-à-dire rester debout pendant toutes les parties perdues, cela peut durer deux heures. Pas de cadeau !

Passons aux choses sérieuses : **samedi jour de lessive.**

Les femmes et adolescentes partent, dès le matin, munies de bassine remplies de « rades sales », de plusieurs savons, de brosses et de la « gamelle ». Certaines doivent parcourir quelques kilomètres pour rejoindre le point d'eau. Quelquefois, nous leur portons le repas de midi. La lessive nécessite une journée entière de travail, chaque pièce de linge est frottée avec deux ou trois sortes de savons, puis rincée plusieurs fois. Cela se déroule dans la bonne humeur et l'entraide. Les femmes travaillent debout, assises, accroupies ou à genoux, leurs articulations et le dos doivent en prendre un coup. Le linge est étendu sur place, il sèche rapidement : il est ainsi moins lourd à rapporter à la maison.

Mai

Etant, avec Tony, le seul chauffeur disponible de Ternier, il m'est arrivé parfois de conduire des malades ou blessés à l'hôpital de Ridoré distant de 10 km environ. Un jour, il m'a fallu accompagner une vieille femme qui devait probablement souffrir énormément. Toute la partie inférieure du visage, jusqu'à la gorge était gonflée de pus et de sang. Ce n'était pas la première fois que je voyais une personne atteinte des mêmes symptômes, mais cela reste impressionnant. La pauvre ne pouvait plus manger et même la bouillie locale ne passait plus guère depuis quelque temps, hélas son état empirait et sa famille, comme toutes dans la Vallée en dernier recours, vint consulter Tony implorant son aide. La malheureuse ne pouvait plus guère marcher donc la requête fut que la « machine » de Tony l'amènât au centre hospitalier. Tony, grand cœur compatissant accepta que je les conduise au lieu dit. C'était la période de préparation des examens, donc il n'avait guère le temps d'y aller lui-même. Le rendez-vous fut donné pour la matinée du lendemain.

Cette dame habitait à 2 km de chez Tony, en descendant l'accès étant impossible en marche avant, j'ai dû reculer pendant 300 m pour arriver devant sa « caye ». C'était une maison traditionnelle de cette région : murs en pierre recouverts d'une sorte de placoplâtre, toit en tôle, sol en ciment lisse, une grande pièce et quatre petites, la cuisine, toujours à part sur le terrain, construite plus sommairement. Les fenêtres et la porte d'entrée sont très étroites, mal nivelées, possédant comme toutes les autres des volets colorés de vert, de rouge. Le tout est très bien tenu.

Toutes les femmes de la famille, solidaires, voulurent venir avec nous, finalement sa fille et ses deux petites filles nous accompagnèrent. Comme chaque visiteur à Ridoré, nous avons attendu dans le hall d'entrée, avec ses affiches de prévention placardées, que notre tour arrive. L'établissement est bien tenu par des sœurs canadiennes et des haïtiens, il se compose de trois bâtiments regroupant une quinzaine de lits. J'ai attendu que les soins soient administrés à ma passagère, le médecin lui a fait un bandage, lui a donné des médicaments et un rendez-vous pour la semaine suivante. J'ai constaté qu'elle était soulagée et huit jours plus tard je l'ai accompagnée de nouveau, son visage était moins tuméfié libéré de l'amas de pus et de sang.

Le chantier

Comme souvent, il faut aller acheter des sacs de ciment à Jacmel, j'y vais avec Tony et Claudy. Jean-Marie reste s'occuper de la maison.

- Les murs commencent à monter. Les échafaudages sont fabriqués avec des briques et des planches.
- Nous réalisons les linteaux, rallongeons les poteaux des coins ce qui fait encore beaucoup d'étriers à fabriquer avec notre équipement rudimentaire ! Par rapport au début, le chantier avance vraiment plus vite, que de travail effectué déjà malgré la pauvreté des moyens obsolètes dont nous disposons !
- Malgré la rudesse de la tâche l'ambiance a toujours été bonne : franche camarade, besogneuse et joyeuse le « tafia » aidant.

Retrouvailles

Gilbert Basile, l'ingénieur, qui a obtenu l'adresse de ma cousine Margareth auprès d'une sœur me conduit chez elle à Port au Prince. Celle-ci est une cousine maternelle, elle me fait rencontrer une grande-tante chez elle où je découvre d'autres membres de ma famille qui m'informent de l'existence de ma grand-mère paternelle à Bombardopolis dans le Nord-Ouest de l'île. Cette région est une des plus pauvres et arides du pays. Quelques semaines plus tard, j'y fais un premier voyage : 3 heures de route dans un bus jusqu'à Gonaïves où on traverse les plaines de rizières de l'Artibonite. Cette région est encore chamboulée par le cyclone Jeanne qui l'a dévastée l'an dernier. Puis le voyage se poursuit pendant 6 heures en tap-tap jusqu'à ma ville natale. J'y retournerai en juin.

Juin – juillet

C'est la dernière ligne droite, évidemment avec les retrouvailles familiales mon assiduité sur le chantier a été perturbée. Tony a toujours été compréhensif là-dessus, il m'a encouragé à faire ces rencontres, c'est vraiment un homme à tous points de vue respectable et remarquable, doté d'un très grand cœur. Même s'il ne paraît pas très causant et trop sérieux au premier abord, taciturne pour certains, nos rapports dès le premier jour ont été confiants, chaleureux, à tel point qu'à la Vallée il me fit office de père. Je pense que nombre de personnes ayant eu son parcours n'auraient pas fait ce choix d'essayer d'élever au maximum la communauté qui l'entoure. C'est quelqu'un de droit, désintéressé, aimant aller au bout de ses actions et de ses choix. Par contre, il est difficile de lui suggérer de prendre du temps pour se reposer, parfois il m'a paru fatigué. A présent, je suis heureux de le compter parmi mes amis. Je n'ai pas eu beaucoup d'occasions de voir Fifi, sa femme, parce qu'elle prend des cours de couture à Port au Prince. Elle m'a paru, au début, un peu cheftaine, mais même si c'est vrai, elle a une forte personnalité, elle n'en reste pas moins une femme courageuse et généreuse. Comme Tony, elle est soucieuse de l'avenir de la communauté. Tous deux doivent beaucoup aimer les enfants vu le nombre qu'ils accueillent à la Maison du Bonheur, d'ailleurs leurs trois garçons Mitny, Tibo et Hugo ont une très grande joie de vivre et sont tous les trois très attachants, Hugo ayant été peut-être celui auquel je me suis le plus lié. C'est frappant de voir le lien qui unit les membres de la communauté de Ternier, à la Maison du Bonheur chacun a sa place, son rôle à jouer, sa tâche.

Jean-Marie, par exemple, qui de l'avis de tous est moins doué intellectuellement que Claudy, est très débrouillard, on peut avoir entière confiance en lui. Vers la fin de l'année scolaire, à l'heure où il faut préparer les carnets et les appréciations, mettre en place l'année à venir, Tony étant très occupé a oublié qu'il y avait une réunion très importante pour l'entrée de Tibo à l'école primaire, c'est Jean-Marie lui-même qui constatant l'absence de Tony a pris l'initiative d'aller à cette rencontre d'information, il a accompli toutes les formalités nécessaires. Jean-Marie est le grand frère très attentif et dévoué des enfants de Tony. Au début, j'avais un peu de mal à communiquer avec lui car il était limité en Français et je ne comprenais pas le créole. Tous deux, nous avons fait par la suite des efforts respectifs pour communiquer même si il n'y a pas toujours besoin de parole pour se comprendre et s'apprécier.

Claudy, quant à lui, m'a tout de suite mis à l'aise en me parlant français, c'est un jeune homme qui est doué pour de nombreuses choses. C'est un formidable artiste qui a réalisé des cartes, des tableaux peints ou avec des collages d'écorce de bananier. C'est lui d'ailleurs qui a initié nombreux jeunes de Ternier. Son esprit est très vif et il a de nombreuses connaissances. C'est surprenant car parfois c'est lui qui donnait la réponse au mot ou à la question que je cherchais. Je pouvais parler de choses très variées avec lui, il s'intéressait à tout. Sur le chantier, Tony lui faisait entièrement confiance d'ailleurs et, je l'avoue, il s'en est tiré comme un chef.

J'ai eu beaucoup de chance d'avoir à faire à ces deux jeunes-là, mais tous que ce soit filles ou garçons, petits ou grands m'ont impressionné, bouleversé. Je suis admiratif de leur capacité d'adaptation, de leur intelligence pratique, de leur gentillesse, de leur accueil et de leur manière de vivre avec moi.

Le chantier

- Toutes les rangées de briques sont posées, les pignons sont montés également, nous allons commencer l'installation de la charpente afin, par la suite d'y poser le toit en tôle.
- Reste à enduire les murs extérieurs et intérieurs, poser les fermetures extérieures (aux soins des élèves de ferronnerie), faire le sol en ciment lisse, installer les sanitaires, la douche et le pack électrique, meubler le bâtiment bref... à terminer, le gros œuvre étant fait.
- La vie de chantier est une chose nouvelle pour moi et j'y ai appris beaucoup.

Départ

Evidemment après six mois de vie ensemble, tous nous éprouvons une tristesse de nous quitter. L'échéance est arrivée si rapidement que je souhaite qu'il en soit de même de nos retrouvailles. L'avion du retour est là, j'aurais aimé ne pas le prendre.

Au départ nous sommes accompagnés par trois enfants d'Haïti attendus par leurs parents d'adoption en France. « Tiens cela me rappelle quelque chose... » Il y a 20 ans mes frères et moi faisons un trajet semblable.

Je ressens de l'affection pour ces enfants qui parlent le créole et qui d'ici un an ne se souviendront peut-être même pas l'avoir fait tellement la nouvelle vie prendra le dessus. Une nouvelle vie, beaucoup en rêvent sans penser au prix à payer : être enveloppés par l'oubli de leurs origines...

En les voyant, inconscients, surtout les deux garçons, j'éprouve un mélange de tristesse et de joie :

Tristesse : ces enfants ne rapportent rien pour se remémorer leur pays de naissance. 20 ans après la misère est la même et les départs encore supérieurs. Sauver une vie c'est bien, mais peut-être faut-il encore chercher à le faire davantage dans le pays. Mon expérience m'a permis de constater que pour certains de mes collègues un désastre d'adaptation peut se révéler bien plus tard.

Joie : Qu'y a-t-il de plus triste que perdre ses parents et même si on est jeune, il y a des sensations qui restent à jamais en soi. Mais quelle joie d'en retrouver d'apprendre à les aimer, les apprécier, de nouvelles et inimaginables offres s'ouvrent à nous.

Je ne peux qu'espérer que ces trois enfants adoptés vont pouvoir se reconstruire dans les meilleures conditions afin de devenir responsables et à leur tour faire des choix et comprendre ceux de leurs parents.

Conclusion

Accueil et Partage, malgré les difficultés d'organisation, de travail, de communication, de collecte de fonds, est une association suscitant l'espoir dans le cœur des plus démunis dans le pays grâce aux personnes, des deux côtés de l'Atlantique, qui se donnent pour elle. Quant tous reculent effrayés, à juste titre, par la situation du pays, A et P ne succombe pas à la peur, à la fatigue et à la facilité. J'ai été heureux de travailler avec cette association qui m'a bien épaulé.

Mon voyage m'a appris que malgré tout ce qu'on peut lire ou dire sur Haïti, pour la connaître comme pour connaître toute chose il faut le faire par soi-même. Même si c'est vrai que la vie y est extrêmement difficile, tous les jours il faut se battre et construire petit à petit un chemin qui mènera cette population vers des horizons meilleurs, je ne me suis jamais senti autant « en vie » que là-bas. Les haïtiens sont des gens gentils, fiers, courageux, ayant de l'humour, méritants, profondément croyants, peut-être trop candides vis-à-vis de la religion, même si c'est vrai, elle les fait tenir debout. Ces siècles avec ces politiques qui les écrasent, les obligeant à stagner n'ont pas tué l'espoir.

Accueil et Partage
Secrétariat Général - BP 7072
22070 St Brieuc Cedex 3

www.aep.asso.fr

Responsable parrainages : Serge Simon
28 rue du Fort
60170 BAILLY
03 44 75 24 47